

Analyses d'ouvrages

JOUDRIER Pascal - *Les topographies médicales vosgiennes de 1776 à 1826*, Mémoires et documents sur l'histoire des Vosges, n° 3, Fédération des sociétés savantes des Vosges et Association des amis du livre et du patrimoine de Neufchâteau, 2016, 402 pages, 20 euros.

La "topographie médicale" a bénéficié d'une assez grande audience au cours des XVIIIème et XIXème siècles. Ce type d'étude s'est initialement développé sous l'influence de la Société royale de médecine dont l'une des structures constitutives, la Commission de médecine à Paris, avait eu pour mission de "tenir une correspondance avec les médecins de province pour tout ce qui pouvait être relatif aux maladies épidémiques et épizootiques". La Société royale de médecine s'appuyait sur un réseau de correspondants provinciaux, voire étrangers, et sur des tableaux concernant d'une part les maladies observées localement et d'autre part le climat. Grâce à ces documents, que ses correspondants devaient régulièrement compléter, elle se proposait d'enquêter sur les épidémies, de les étudier, et de proposer des plans pour les combattre. Dans l'acception "description d'un lieu et de sa disposition", la topographie médicale a pour but de découvrir et de décrire les relations qui peuvent exister entre le climat d'une région ou d'une ville et la santé de ses habitants, et, plus largement, de ce qui peut influencer la vie de ses populations. Plusieurs centaines de topographies ont été écrites entre les années 1760-1770 et la fin du XIXème siècle.

L'auteur de cette étude connaissait la *Topographie médicale de Neufchâteau* parue en 1788. Ses acquisitions d'ouvrages anciens, sa longue pratique de l'écriture, associées à une grande curiosité intellectuelle l'ont conduit à la rédaction de cette importante étude, dont il faut souligner la qualité et l'originalité. Ceci est d'autant plus remarquable que Pascal Joudrier n'est pas un professionnel de santé. Au cours de son étude, M. Joudrier montre que huit praticiens vosgiens, établis dans les principales villes de ce qui est devenu le département des Vosges, ont étudié avec méthode les variations du climat, la qualité des eaux, la nature et la production des sols, l'état physique et moral des habitants de la plaine et du massif vosgiens, en tentant d'établir, comme indiqué plus haut, des corrélations entre le "temps qu'il fait" et les maladies endémiques et épidémiques. Pour la période considérée, soit un demi-siècle, dix-neuf topographies ont été rédigées, ce qui fait de cette partie de la Lorraine, selon l'auteur, le "champion de France" du sujet. Parmi les rédacteurs de ces documents, deux "se détachent" : Gabriel-Charles Didelot et Félix Poma.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première, avec trois subdivisions, est consacrée à la question des topographies médicales dans notre pays et à leur spécificité vosgienne. La seconde partie, intitulée "Au laboratoire d'une œuvre singulière : les topographies médicales de Félix Poma", est également déclinée en trois sous-parties : "une carrière brève mais féconde", "Poma et le genre topographique" et une analyse des topo-

graphies de Bruyères, des Vosges et de Saint-Dié. Poma est effectivement très connu, et la bibliographie qui lui est consacrée est importante.

La troisième partie, “Un cercle d’émulation médicale méconnu : les médecins topographes vosgiens”, étudie les ouvrages de Jadelot, professeur de médecine à Nancy et auteur d’un *Mémoire médical sur la Lorraine*, et de ses confrères vosgiens, auteurs de documents géographiquement plus limités : Didelot, Tissot, Garnier, Colin, Grosjean, Martinet et Oberlin. La quatrième partie de l’ouvrage est consacrée au “réseau des correspondants vosgiens de la Société royale de médecine et aux évolutions du genre”. Après quelques pages sur le Collège royal de médecine de Nancy, fondé en 1752 par Stanislas, et sur le Collège royal de chirurgie, un peu plus tardif, l’auteur décrit la vie, la carrière et l’activité de quatre personnalités, qui ne sont pas toutes médecins, en insistant sur tel ou tel aspect : Thouvenel et la topographie médicale, Nicolas-François de Neufchâteau qualifié par l’auteur de “passeur éducatif”, Aubry et l’apothicaire Renaud, protagonistes de l’électrothérapie à Saint-Dié, enfin Jacquot, l’auteur du dernier ouvrage du genre, consacré à la situation de Gérardmer.

Après un épilogue et une conclusion, viennent d’importantes annexes, qui occupent une centaine de pages. L’auteur publie ou réédite cinq topographies parues entre 1779 et 1791 : celles de Didelot sur les Vosges, Poma sur Bruyères, Tissot sur Neufchâteau, Colin et Martinet sur Épinal. Avant la table des matières, dont j’ai presque donné le détail ci-dessus, se trouvent plusieurs pages de références aux sources et à la bibliographie. Les sources essentielles et les études utilisées ayant été présentées avec précision, voire avec des commentaires, les différentes références sont groupées par médecin, successivement Poma père et Poma fils, Jadelot, Didelot, Tissot, Grosjean, Martinet, etc. Les crédits photographiques des nombreux documents en noir et en couleur sont enfin signalés. Ils enrichissent l’ouvrage, montrent l’écriture des uns et des autres et leurs publications, présentent des gravures de sites et de bâtiments, etc., et aèrent un texte dense et riche. Je regrette cependant que ces nombreuses et intéressantes illustrations soient présentées sans aucune légende, ce qui n’en facilite pas la compréhension et réduit le profit que le lecteur peut en tirer. En dépit de cette critique, il reste que cette riche étude est de grande qualité.

Pierre Labrude

Les livrets de pèlerinage. Imprimerie et culture dans la France moderne, par Bruno MAES, Rennes, Presse universitaires de Rennes, 2016, 340 pages, 25 euros.

À côté de raisons spirituelles dominantes, la recherche de la guérison de maladies est à l’origine de pèlerinages qui font aller des milliers de gens dans des lieux placés sous différentes références pas toujours personnalisées. De la fin du XV^{ème} siècle à la Révolution, ces lieux ont été annoncés par des livrets imprimés en présentant les principaux caractères sur quatre à quelques dizaines de pages. Ce sont près de 600 de ces livrets qu’analyse l’auteur, maître de conférences en histoire moderne à l’université de Lorraine, dans un ouvrage érudit où les maladies et leur guérison rattachée à des miracles occupent une place accessoire mais non négligeable.

Pierre Labrude

FAUCONNIER Gérard - *Le génie des frères Reclus. Paul Reclus (1847-1914)*, Éditions Gascogne, Orthez, 441 p.

Certains chirurgiens français du XIX^{ème} siècle sont passés à la postérité en laissant leur nom à un hôpital, une rue, - ceux-là sont alors connus du grand public -, une technique chirurgicale, une maladie, un instrument..., ils sont alors plus ou moins connus de

leurs confrères. Pourtant, professeur de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, chirurgien habile, scientifique curieux, grand humaniste, prosélyte moral de notre société, Paul Reclus (1847-1914) figure parmi ces derniers car il n'a laissé son nom qu'à la dystrophie kystique mammaire... Paul Reclus est en fait surtout tombé dans l'oubli pour ne pas avoir su imposer son prénom ! Car si des rues et avenues de notre pays portent bien le nom de Reclus, c'est celui de son frère aîné Élisée, géographe libertaire et anarchiste. Et quand c'est une rue Paul Reclus, elle fait référence à son neveu, ingénieur également anarchiste ! C'est donc tout le mérite du mémorialiste Gérard Fauconnier d'avoir sorti le docteur Paul Reclus de cet oubli avec une belle et complète biographie intitulée *Le génie des frères Reclus. Paul Reclus (1847-1914)*.

Mais si Gérard Fauconnier, qui étudia pendant vingt ans les archives familiales, ainsi que les journaux et les revues de l'époque, s'est intéressé au chirurgien, c'est au titre de membre d'une respectable famille protestante qui a marqué l'histoire maritime avec Armand Reclus, dont il avait déjà tracé la vie dans *Panama. Armand Reclus et le canal des deux océans*, chez Atlantica Éditions, la géographie sociale avec Élisée et Onésime, et l'ethnographie avec Élie...

Dernier des garçons et quinzième enfant de la descendance d'un pasteur protestant "mystique, rigide et froid", Paul, fragile et sensible, échappe à l'austère enseignement que suivent ses frères aînés sur les bords du Rhin pour rester dans le Sud-Ouest, puis gagne Paris pour entamer sa médecine. Élève moyen, Paul Reclus se révèle un brillant étudiant, et gravit brillamment et sans perte de temps tous les échelons des concours hospitaliers. Cette première période de formation est néanmoins interrompue par la guerre de 1870 où le jeune interne provisoire, inscrit sous le pavillon de la Convention de Genève, est confronté aux atrocités de la chirurgie de guerre qui le marqueront à vie, puis par la Commune de Paris où, sous l'influence de ses frères, il épouse la cause de l'insurrection. Titulaire de l'internat en 1871, il se lie à cette époque avec le futur neurologue Édouard Brissaud qui restera son ami toute sa vie, mais il choisit la chirurgie avec comme dernier maître Aristide Verneuil qui sera son mentor. Suit alors une carrière exemplaire émaillée de concours universitaires : aide d'anatomie de la Faculté en 1876, thèse de doctorat la même année *Sur la tuberculose du testicule et l'orchite tuberculeuse*, prosecteur en 1877, premier au concours de chirurgien des hôpitaux en 1879, agrégation de chirurgie dès son premier essai avec un travail *Des ophtalmies sympathiques*.

Les communications à la Société anatomique, à la Société de chirurgie et surtout à l'Académie de médecine où il est élu en 1895, alternent dès lors avec des publications variées dont Gérard Fauconnier nous donne le détail. Le biographe insiste aussi sur la publication par Paul Reclus d'ouvrages didactiques et sur son rôle d'enseignant. Reclus joua en effet un rôle majeur dans l'organisation de l'enseignement et la réforme du concours de l'Internat en 1905 puis dans celle des études médicales en 1909. Il devra néanmoins attendre 1904 pour obtenir la chaire de médecine opératoire, obtenant la même année le prix Monthyon de l'Institut pour ses travaux novateurs sur la cocaïne. Car la grande affaire de Paul Reclus reste bien ses recherches dans le domaine de l'anesthésie locale dont il fut le précurseur, et de la place de cette anesthésie vis-à-vis de l'anesthésie générale par le chloroforme.

Ses autres recherches portent sur l'asepsie et l'antisepsie, mais aussi sur la place de la teinture d'iode dans la désinfection des plaies, notamment en chirurgie d'urgence, de l'eau chaude, notamment en ophtalmologie et en gynécologie et sur l'emploi d'un baume de sa fabrication, la "pommade Reclus"...

Gérard Fauconnier consacre logiquement un long chapitre à l'œuvre chirurgicale de Paul Reclus et sur ses opinions concernant les grands sujets de l'époque en orthopédie, avec son appareil ambulatoire pour faire marcher les fracturés de la jambe, la chirurgie conservatrice, ou l'appendicite, dont il est lui-même opéré ! Chirurgien du Tout-Paris, jusqu'à assister médicalement le ministre Barthou lors de son duel avec Jaurès, et Clemenceau lors du sien avec le prince Alphonse de Chimay, Reclus ne se passionne pas moins pour les progrès de la médecine. Il s'intéresse ainsi au grand fléau social de la syphilis, aux expériences de Luys sur l'hypnose, au cancer, s'associant à la création d'une "Ligue contre le cancer", aux sanatoriums, aux stations balnéaires, notamment celle de Salies-de-Béarn qui lui est chère, à la médecine légale dont il fut un des fondateurs en France et à la médecine du travail.

Chapitre non négligeable pour les lecteurs de notre revue, l'auteur de cette belle et très riche biographie relate aussi le rôle tenu par Reclus dans l'intérêt retrouvé des médecins pour l'histoire de la médecine, notamment à travers les éloges funèbres qu'il prononce à l'Académie de médecine. Les derniers chapitres sont consacrés à l'humaniste franc-maçon que fut Paul Reclus, à l'instar de ses quatre frères, au philanthrope, au défenseur de la laïcité et à l'intellectuel engagé, notamment lors de la fondation de la ligue des droits de l'homme qui découla de l'affaire Dreyfus à laquelle il prit une part active en tant que républicain militant, mais aussi à son activité au sein du club Basco Béarnais de Paris.

Un grand merci donc à Gérard Fauconnier d'avoir redonné vie au Professeur Reclus dont la modestie aurait sans doute souffert de ce bel hommage dont on ne peut que conseiller la lecture.

Jean-François Hutin

BREIJ BÉ - [Quintilian]. *The son suspected of incest with his mother (Major Declamations, 18-19)*, Collana di Studi Umanistici, 7, Cassino, Edizioni Università di Cassino, 2015, 50 euros.

Ce gros volume de plus de 600 pages tourne autour de deux "déclamations" du pseudo-Quintilien, composées entre 175 et 200, sur le thème dramatique de l'inceste mère-fils. Il faut d'abord savoir qu'une déclamation est un exercice oratoire d'école, et non un plaidoyer réel dans un vrai procès ; qu'on peut donc s'y permettre tous les excès ; mais qu'aussi cette liberté un peu ludique de dire ses fantasmes est révélateur de craintes sociales profondes. Cette thésarde néerlandaise de l'Université de Nimègue a travaillé avec le groupe de l'Università degli studi di Cassino dans un groupe de recherche sur les *Declamationes majores*, sous la direction d'Antonio Stramaglia, et a pris le temps nécessaire pour faire de sa thèse un vrai livre, dans une très belle édition, en tout point digne de l'Italie.

Voici donc l'histoire : dans une famille de trois personnes, le père, la mère et le fils, le bruit court d'une relation incestueuse entre les deux derniers ; pour savoir la vérité, le père torture le fils, qui meurt sous les coups. La mère veut savoir ce que le jeune homme a dit, mais comme le père refuse de répondre elle accuse celui-ci de mauvais traitement à l'égard de leur fils. De tous les types d'inceste, la relation mère-fils est le comble de la non-chasteté, *in-castus*, c'est vrai, mais ici on n'a pas de faits avérés, seulement des insinuations et des allusions, d'une grande complication et d'une grande méchanceté. Or le père bénéficiait bien comme tous les pères romains de la *patria potestas*, lui donnant le droit d'exposer ses enfants petits (*ius exponendi*), et de les tuer, petits ou grands (*vitae*

necisque potestas), le fils adulte ayant ainsi quelque raison de rêver de révolte contre le père. Si cette *potestas* ne fut pas un fléau, elle ne fut non plus jamais abolie, et laisse donc la possibilité de situations inextricables ; et le droit romain (*Digeste* 48, 9, 5) a gardé le souvenir d'un père qui profita d'une chasse pour tuer son fils parce qu'il croyait que le jeune homme avait une liaison avec sa belle-mère (*noverca*) : l'empereur Hadrien ne punit le père assassin que de relégation dans une île ! Il y a quelques autres histoires aussi atroces. La traduction me paraît très bonne, les notes sont une mine ; l'érudition et la complétude sont exemplaires, sauf peut-être que l'argument de la folie (*dementia, furor*) pour excuser le crime, signalé dans des histoires parallèles, aurait pu être plus largement développé.

Danielle Gourevitch

POIRIER Jacques - *Léopold Chauveau (1870-1940), chirurgien, écrivain, peintre et sculpteur*, Paris, Hermann, 2016, 308 p., 25€.

L'année 2016 est faste pour le docteur Léopold Chauveau ! Après une traversée du désert de plusieurs décennies, sa redécouverte, commencée en 2010 avec une belle et riche exposition à Orly (sous l'égide de Michèle Cochet), se poursuit activement cette année : au printemps avec notre communication au colloque de Meaux "Médecine et littérature" (*Histoire des sciences médicales* 2016, 141-152), suivie de la première réédition depuis 1927 de son splendide recueil de contes *Les cures merveilleuses du docteur Popotame* et enfin de la parution en librairie de la première biographie complète de ce médecin-écrivain - encore trop méconnu - par un éminent historien de la médecine, le Pr Jacques Poirier.

Les petits-enfants de Léopold (et surtout Marc Chauveau, dépositaire des droits) ont ouvert leurs archives très riches en manuscrits inédits, lettres, journaux intimes et l'ensemble des aquarelles, dessins et sculptures de monstres restés dans la famille. L'examen très méthodique de toutes ces pièces, ainsi que celui de l'ensemble des correspondances publiées, en font une biographie sérieuse, minutieuse, bien présentée. L'auteur, en travaillant sur la biographie du neurologue Édouard Brissaud, dont la petite-fille Marika Brissaud était la bru de Léopold Chauveau, a découvert ce personnage mystérieux et attachant. Et quand on commence à découvrir le personnage et son œuvre littéraire (romans pour adultes ou contes pour enfants), ses dessins, aquarelles et bronzes, on est rapidement charmé par sa simplicité, son originalité et finalement son côté précurseur dans le graphisme (si prisé aujourd'hui des Tchèques et des Japonais) et son goût précoce et immodéré pour les "gentils monstres", si banal maintenant. Les drames familiaux et professionnels (l'obligation de "faire médecine" imposée par un père prestigieux et autoritaire alors qu'il "haïssait la médecine, la maladie et les malades" ; la chirurgie de guerre pendant la Grande guerre ; le décès de sa première épouse, de deux de ses quatre fils et d'amis très proches entre 1915 et 1918) vont lui permettre, après la mort du père, de "lâcher la médecine" et de se consacrer enfin uniquement à ses passions artistiques. De nombreux aspects inconnus de la vie de Léopold Chauveau sont révélés, même si des zones d'ombre persistent évidemment... Rappelons-nous il y a quelques années quand nous cherchions des éléments biographiques et qu'il n'y avait à peu près rien !

Quelques petits reproches toutefois : les illustrations sont de trop petite taille, parfois de qualité insuffisante ; elles devraient foisonner pour donner plus envie de lire les contes ! et "RMG" pour citer souvent son ami intime Roger Martin du Gard est déplaisant.

Lecteurs, lisez *Monsieur Lyonnet*, *Pauline Grosrain* ou *Grelu*, non encore réédités mais disponibles sur les sites de livres d'occasion, savourez ses livres pour enfants illustrés par lui-même (cinq sont disponibles maintenant) et vous aurez envie de vous plonger dans la biographie de cet homme discret, timide, qui aurait tant aimé un peu de reconnaissance de son vivant ! Le talent est là ; il n'a pas été reconnu suffisamment et le terrible oublié a suivi. Un grand merci à Jacques Poirier pour avoir osé écrire la vie et analysé l'œuvre d'un "illustre-inconnu", qui nous est cher. Gageons qu'après ce travail des éditeurs éclairés essaieront de combler cette injustice littéraire...

Jacques Chevallier

Dictionnaire de la fatigue - dir. Philippe Zawieja, Droz, Genève, 2016, 858 pages.

Philippe Zawieja, tandis qu'il préparait d'une vraie main de chef ce gros et ambitieux *Dictionnaire*, publiait *Le burn out* dans la collection *Que sais-je ?*, sorti en avril 2015. C'est dire qu'il n'est pas du genre fatigué ! C'est en fait une histoire culturelle de la fatigue qui est ici offerte, avec 91 auteurs choisis dans les disciplines les plus diverses, et 131 entrées, de l'*Aboulie* à *Simone Weil*, et dont le directeur a fourni lui-même huit, avec des philosophes (*Sénèque*, *Max Weber*) et des poètes (*Virgile*, *Mallarmé*), des musiciens aussi avec notamment l'article *Opéra*, des romanciers (*Camus*, *Kafka*, *Proust*), des dramaturges et des acteurs (article *Théâtre*), des médecins (*Hippocrate* et *Galien*, bien sûr) et des psychologues ou autres "psy" (*Balint*, *Deleuze*, *Ferenczi*), des héros (*Robinson*, *Hamlet*), des personnages mythologiques (*Morphée*), des moments historiques et des civilisations (*Mésopotamie*, *Ottomans*, *Perse*), des lieux (*Baigne*, *Chambre à coucher*), des notions (*Harcèlement*, *Paresse*, *Psychasthénie*, *Vitalisme*, et bien sûr toutes sortes de fatigues), des situations (*Bilinguisme*, *Cancer*, *Insularité*), de l'intime insaisissable et du scientifique qu'on s'efforce de mesurer. Un livre qui est plus qu'un dictionnaire, moins aussi peut-être, car chacun trouvera qu'il y manque des mots (par exemple *Spleen*), ou que des mots ne sont pas où on les cherche (*Nostalgie* est dans la rubrique *Mélancolie*, exemple qui rend particulièrement sensible l'absence d'index dont Droz s'excuse p. 858) ou encore qu'on y a fait figurer des mots qu'on n'attendait pas forcément (comme *Weil*, entrée déjà citée), un livre à lire petit à petit et qui ne fatiguera personne, si ce n'est Oblomov, le héros de Gontcharov (article *Oblomovisme*), et ses épigones atteints de la "flemme de vivre", ceux qui parviennent à "se débarrasser de la vie à peu de frais" ; mais il ne détournera personne du "dolce farniente" (article *Farniente*) prôné par les Italiens. Merci à Philippe Zawieja d'avoir démontré que la fatigue n'est pas un "non-sujet", ceci en débordant très largement (son) approche biomédicale, pour mobiliser l'ensemble des sciences humaines et sociales, par l'interpénétration de l'interdisciplinarité et de la transdisciplinarité (p. 9) et en écoutant l'homme fatigué sans le mépriser. L'auteur de ces lignes n'ayant fourni qu'un article dans cet ouvrage (*Rome*) considère qu'il n'y a pas de conflit d'intérêt.

Danielle Gourevitch

GUILYARDI Houchang dir. - *Folies à la Salpêtrière : Charcot, Freud, Lacan*, Éditions EDP Sciences, Paris, 2015, 238 p., 20€.

Cet ouvrage est issu d'un colloque commémorant les 400 années de la Salpêtrière et les 120 ans de la mort de Jean-Martin Charcot, et non ; lequel a eu lieu dans l'amphithéâtre qui porte son nom les 4 et 5 octobre 2013. Il s'agit finalement de diverses études sur la *Salpêtrière*, le *théâtre de l'hystérie*, organisées par l'Association Psychanalyse et Médecine. Il est curieux de noter que l'avant-propos signale la réunion de psychana-

lystes, sociologues, historiens, écrivains, artistes, mais je ne vois pas écrit le terme de médecins dans les présences. Néanmoins, les membres de notre société retrouveront dans la première partie, hormis un exposé plutôt hors sujet d'Élisabeth Roudinesco, de très bonnes études historiques du docteur Alain Lelouch (membre de notre société, auteur d'une thèse sous la direction de Mirko Grmek, publiée chez Payot en 1993 sous le titre de *Jean Martin Charcot et les origines de la gériatrie : recherches historiques sur les fonds d'archives de la Salpêtrière*) sur Jean-Martin Charcot (1825-1893), *histoire documentée d'un itinéraire*, où l'auteur à juste titre évoque plutôt 600 années d'existence de l'hôpital. La deuxième étude est celle de la psychanalyste Marie Jejcic sur *Des femmes à l'écart, ou Charcot, Freud, Lacan* où elle inscrit cependant le nom de Paul Briquet. La trilogie d'études historiques se clôt avec l'excellent travail de Michelle Moreau Ricaud sur *Le jeune Freud à la Salpêtrière*. Curieusement, pas un seul de ces historiens n'évoque vraiment le travail de Paul Briquet (1796-1881) ni son *Traité clinique et thérapeutique de l'Hystérie*, ouvrage important au point que des psychiatres américains avaient même proposé de rebaptiser l'hystérie *Briquet's Disease*.

Dans la deuxième partie, *Question de corps*, certains essaient de justifier la psychanalyse par les neurosciences..., d'autres voyant le mot hystérie disparu du DSM-5 au profit de quelques signes visibles et isolés en concluent que l'on ne s'interroge plus, ni sur le sens, ni sur la structure etc. On laisse à Jacques Lacan – avec son jargon de secte et sa préciosité personnelle (P. Godefroy) – le mot de la fin, qui fut prononcé à Bruxelles le 26 février 1977 : “Notre pratique est une escroquerie”.

Alain Ségal

SCRIBONIUS LARGUS - *Compositions médicales*, Les Belles Lettres, Paris, 2016, texte établi, traduit et commenté par Joëlle Jouanna-Bouchet, 448 pages, 59 euros.

Les *compositiones medicae* sont un recueil de préparations médicinales, rassemblées par Scribonius Largus, dont nous ne savons pas grand chose ; le recueil est précédé d'une épître dédicatoire adressée par l'auteur à Calliste, affranchi de l'empereur Claude, ce qui date le travail. Cette épître constitue un texte d'une grande importance pour l'histoire des idées médicales, comme expression de la déontologie médicale à Rome, au 1er siècle après J.-C. On y trouve en effet une attestation du *Serment* d'Hippocrate, qui, “fondateur de notre profession, a transmis les principes de la discipline par un serment qui interdit à tout médecin de donner ou d'indiquer un médicament abortif...” (p. 3), avec de bouleversantes formules comme, pour refuser l'avortement, d'affirmer qu'aucun médecin n'acceptera de *spem dubiam hominis laedere*. La morale médicale est cependant loin d'être parfaite : le médecin Cassius a jusqu'à sa mort caché la recette d'un excellent médicament contre les coliques, et Scribonius l'a alors connue par son esclave Atimetos selon la volonté de l'empereur Tibère. Quant à Zopyrus, de Gortyne, il lui a fallu une gratification importante (*pro magno munere*) pour révéler son antidote à notre paragon de vertu. Dans le monde paramédical, une *muliercula*, venue d'Afrique mais installée à Rome, s'est fait payer très cher pour révéler à Scribonius son médicament d'une efficacité avérée contre les douleurs du côlon.

Nos lecteurs trouveront sans doute que qu'il serait temps que la “Collection Budé” révise son mode de présentation : combien de lecteurs de cet ouvrage seront latinistes ? Combien seront médecins (et particulièrement ophtalmologistes), botanistes, pharmaciens, historiens, curieux ? Au tout petit nombre un appareil critique envahissant, au grand nombre l'agacement permanent de la formule “voir notes complémentaire, p...” et du feuilletage

tâtonnant ; et d'ailleurs dans certains volumes de la collection, les notes sont entièrement à la fin du volume : c'est déjà moins acrobatique et plus efficace ! Signalons en tout cas à nos lecteurs pharmaciens la longue vie des compositions médicales de cet auteur, en latin évidemment mais aussi en grec, chez Galien, et aux spécialistes des plantes médicinales et de la *materia medica* en général l'appendice (des mots latins) qui regroupe les ingrédients d'origine végétale, minérale et animale. Signalons aux amateurs de mots des noms pittoresques d'insectes, de médicaments, de maladies, d'instruments et d'objets ordinaires pouvant en faire occasionnellement office ; et l'index des mots latins, qui est une mine. Aux collectionneurs, signalons toutes sortes de vases de différentes tailles et de différents matériaux, des monnaies faisant office d'étalon de poids quand on les préfère aux approximations apportées par des noms de graines ou de fruits. J'en passe... Et, bref, remercions Joëlle Jouanna-Bouchet de nous offrir avec cette édition la première traduction française de ce conservatoire thérapeutique, dans l'ensemble précise et agréable ; ce livre devrait sortir du petit monde des antiquisants et toucher un large public. *Adjuvat, Adjuvabit, Bene adjuvat, Facit, Bene facit, Facit ad omnia, Proprie facit Jungit belle vulnera, Infinita celeritate persanat, Prodest, Maxime prodest, Mirifice prodest, Satis prodest, Proficit, Remediat, Sanat*, répète indéfiniment notre auteur (au pluriel comme au singulier, au passif comme à l'actif) dans son grand optimisme thérapeutique. Et pour finir un remède dont les *vires... tantae sunt ut sit vix credibile*. Pour convaincre ceux qui douteraient encore j'ajoute une confidence de Scribonius prônant le fleur de poix pour les maux d'oreille : "pour tout dire, j'ai longtemps eu moi-même mal à l'oreille, et après avoir essayé de nombreux médicaments sans résultat, c'est grâce à ce remède que j'ai été totalement guéri" (*sum persanatus*). J'espère vous avoir alléchés.

Danielle Gourevitch

Olivier FAURE - *Aux marges de la médecine. Santé et souci de soi. France XIX^{ème} siècle*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 2016, 366 p.

Si Jacques Léonard a initié l'histoire sociale de la médecine en France, c'est à Olivier Faure qu'il revient de lui avoir donné toute son amplitude et son importance. C'est pour célébrer ce fondateur et l'éminent représentant de ce courant historiographique majeur que les Presses de l'Université de Provence et plus spécialement Anne Carol, ancienne élève de Léonard qui y dirige la collection Corps & âmes, ont décidé, en partenariat avec l'Institut Universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique de Lausanne dont il a été l'un des assidus collaborateurs, de produire cette anthologie. Rassemblant des articles rares, parce qu'édités dans des revues et ouvrages aujourd'hui disparus ou difficilement accessibles, ainsi qu'un inédit, ce volume retrace trente ans de recherches en histoire de la santé menées au contact, mais surtout dans les marges de la médecine officielle.

Les dix-sept articles repris ici, et dont certains ont été légèrement modifiés ou réécrits, sont répartis en cinq parties abordant successivement les professions de santé voisines et les formations marginales, les alentours de l'hôpital triomphant, les pauvres et les bons malades, les pratiques thérapeutiques et enfin les thérapies alternatives. Ainsi, après une introduction revenant sur une carrière à étudier les "relations entre les pollutions et le système sanitaire" (p. 11) et à écrire une histoire de la santé à partir des hommes plus que des discours, il est question tant des écoles secondaires où se formaient les médecins provinciaux au début du XIX^{ème} siècle, de l'émergence professionnelle de la pharmacie, de l'activité des sages-femmes ou des religieuses, de l'"extraordinaire" hôpital de

l'Antiquaille de Lyon et des petites structures de soins qui ont prospéré jusqu'au XX^{ème} siècle, que de la famine dans les Hospices de Lyon pendant la Seconde Guerre mondiale, de la prise en charge des incurables, des pauvres ou des chroniques, du traitement et de la représentation de l'épilepsie, ou encore des stations thermales, comme celle du Mont-Dore ou d'autres moins connues, de la consommation de médicaments, de la vaccination, et enfin des pratiques alternatives telles que l'homéopathie ou la méthode Bircher-Benner. Si les sujets sont nombreux et apparemment éclectiques, l'unité se fait rapidement jour dans cet intérêt commun et répété pour le peuple et son rapport à la santé, pour les médecins inconnus, pour les soignants hétérodoxes ou pour les lieux de soin oubliés. Derrière un apparent éclectisme, donc, un même souci d'interroger les marges de la médecine officielle trop souvent oubliées de son histoire, et finalement un même objet d'étude et d'intérêt : cette médicalisation, non pas venue des élites, mais réclamée et engagée par la population.

Ainsi, au fil des textes, c'est un portrait aussi cohérent qu'original qui se fait jour : celui d'une histoire médicale du XIX^{ème} siècle par le bas. Une histoire bien loin de celle que l'on raconte habituellement et qui se concentre sur la médecine et ses célèbres praticiens ou théoriciens. Une histoire trop souvent ignorée, mais pourtant essentielle, s'intéressant aux comportements de santé concrets de nos ancêtres, à ces habitudes de soin autonome, d'abord gérées de manière familiale ou communautaire, et qui ont ensuite influencé la médecine officielle, parfois même plus qu'elles ne furent influencées par elle. Bref, une véritable histoire de la santé au XIX^{ème} siècle, centrée sur le souci de conserver, de retrouver ou d'améliorer sa condition physique et morale, ainsi que sur les stratégies multiples mises en place pour y parvenir. Une histoire populaire et surtout sociale de la santé, puisqu'elle s'inscrit dans l'histoire de la société française des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles et contribue pleinement à l'éclairer, tout en s'enrichissant en retour de ses apports. À ces différents égards, cet ouvrage s'impose comme une ressource importante pour les historiens de la médecine et nul doute qu'il est de ce fait appelé, comme le signale Anne Carol dans sa préface, à devenir un "classique" tant les articles qui le composent sont autant des analyses précieuses et rares que de "magistrales leçons" de méthode et de style pour tous les historiens de la santé.

Alexandre Klein

Popular medicine in the graeco-roman world : explorations, edited by William V. HARRIS, Brill, London-Leiden, 2016.

Il s'agit des actes d'un colloque new-yorkais organisé par notre illustre collègue de Columbia University, consacré à la notion bien difficile à cerner d'une médecine populaire. La brève préface (deux pages) de l'organisateur déplore l'absence d'une étude véritable de la médecine populaire, alors que la médecine dite scientifique bénéficie d'un véritable engouement, comme aussi la médecine religieuse. Il rappelle même que lors des discussions "some of the speakers more or less denied that the subject existed". Puis viennent les classiques "Notes on Contributors" et la "List of Figures" (d'ailleurs limitées à trois, pour les ex voto, les autres articles n'en demandant pas) et les abréviations d'usage.

I. Popular Medicine in the Classical World - W.V. HARRIS s'efforce de conceptualiser la médecine populaire sous différentes entrées, estimant que "we can identify practices largely distinct frome lite/llearned/rationalistic medicine that can be described as forms of popular medicine", "herbs and religious practices playing the leading part". Les périodes de grande anxiété sanitaire, celles en particulier des épidémies dont la "peste

antonine” (cf. Danielle Gourevitch, *Limos kai loimos : A Study of the Galenic Plague*, Paris, 2013, que connaissent nos lecteurs), en sont particulièrement friandes.

II. Pharmakopolai : a Re-evaluation of the Sources - Laurence TOTELIN est véritablement “pharmakopoles” elle-même, capable de fabriquer des remèdes antiques en appliquant strictement les recettes des anciens ! Elle expose ici le rôle de ces “folk healers”, revendiquant pour eux un statut certes “populaire”, mais bien loin de la charlatanerie ; ce sont des “popular medical practitioners”, qui nous échappent en grande part parce qu’ils n’ont pas écrit. Je ne suis pas certaine que leur intégrité morale ait été aussi parfaite que ce qu’en dit notre auteur.

III. Asclepius : a Divine Doctor and a Popular Healer - Olympia PANAGIOTIDOU (Salonique) estime que le culte “populaire” d’Asclépios a fait bon ménage avec la médecine lettrée, “and asking for Asclepius’ aid did not seclude the possibility of consulting a folk healer” ou un vrai “doctor” ; il n’y a rien de bien nouveau dans ces pages, me semble-t-il.

IV. Anatomical Votives : Popular Medicine in Republican Italy ? - Rebecca FLEMMING (Cambridge), dont le travail est très utilement illustré, s’intéresse à la “populace” et aux cultes sanitaires avec leurs ex voto, alors répandus dans toutes les classes de la société, (mais qui sont loin d’être tous publiés aujourd’hui), et à travers le temps, même si les données sanitaires générales et les possibilités thérapeutiques ont changé.

V. Between Public Health and Popular Medicine : Senatorial and Popular Responses to Epidemic Disease in the Roman Republic - Caroline WAZER commençant par deux beaux extraits de Denys d’Halicarnasse (pour une peste de 399) et d’Ovide (pour une peste de 293, av. J.-C., bien sûr) lentend cerner les réactions à des épidémies dévastatrices et présente une “senatorial expiation” qui, si elle n’a pas réussi, est suivie d’autres méthodes, “suggesting that public religious action was indeed the popular first-line response”.

VI. Metals in Medicine: from Telephus to Galen - Julia LASKARIS (Richmond) estime que les ouvriers du cuivre surtout mais aussi d’autres métaux “were almost certain to have discovered their therapeutic usefulness” pour les affections des yeux, les brûlures et les blessures, et que les médecins ont fait appel à ce savoir populaire ; le mythe de Télèphe, fils d’Hercule, ce porteur d’un pied bot qui avait pris sa place dans notre livre *Les Maladies dans l’art antique*, entre dans son argumentation.

VII. Crossing the Borders between Egyptian and Greek Medical Practice - Selon Isabella ANDORLINI (Parme) popular signifierait largement “répandu” par des passages fréquents entre deux différentes civilisations, mais les exemples invoqués sont un peu hétéroclites.

VIII. Representations of the Physician in Jewish Literature from Hellenistic and Roman Times - Catherine HEZSER (Londres) évoque moins des représentations que des situations relatives entre religious, popular and scientific healing selon les époques et la nature des sources. Particulièrement intéressantes les pages sur le circoncision et la réparation de cette opération ; et sur la formule *medice cura te ipsum* (Luc, 4, 23). On complètera cette revue par la contribution proposée par Antonio Riciardetto et moi-même, pour les *Mélanges Nutton* (à paraître en Angleterre en 2017), sur les nourrices à qui sont confiés les enfants trouvés sur les tas d’ordures en Égypte romaine, parmi lesquelles il semble qu’il y ait plusieurs juives.

IX. Hope and Fear in Classical Medicine - Chiara THUMIGER (Warwick), inspirée en partie par Piero Tassinari, responsable de l’ambitieux projet “Towards a Galen in

English”, montre avec brio que l’introduction d’une médecine rationnelle a obtenu “the subjugation of the patients’ emotions to the intellectual authority of the doctor”.

X. Medical Care in the Roman Army during the High Empire - Ido ISRAELOWICH (Tel Aviv) affirme avec raison que les soldats apportent des connaissances et des techniques à la population locale, et que celle-ci en retour donne des recettes, des plantes etc... Popular a ici le sens de ce qui se partage. On pourrait appeler en renfort Vivian Nutton, présent ci-dessous, qui avait évoqué des “popularisations” en pharmacologie avec “Ancient Mediterranean pharmacology and cultural transfer”, dans l’*European Review*, 16, 2008, 211-217; et nos lecteurs ont eu connaissance du livre édité par Pierre Charon (1), *L’alimentation en Brie des origines à nos jours, Actes du colloque du 5 avril 2014*, Meaux, cahiers n°6, éd. Fiacre, 2015, avec mon exemple de “La romanisation par l’alimentation, un exemple d’acculturation en Occident”, 53-76, articles qui tous deux illustrent cette popularisation des usages à double sens. Nous espérons qu’en 2017-2018 Ido Israelowich, qui passera une année sabbatique à Paris, présentera une communication devant notre Société.

XI. How Popular Were the Medical Sects ?

- David (Exeter) se demande si elles étaient répandues, avaient une signification pour les populations clientes et pourquoi le médecin proclamait ou ne proclamait pas son appartenance. Sa formation “scolaire” (c’est dire son adhésion à une secte médicale ou école et donc à une doctrine) était-elle plus répandue qu’on a longtemps cru ? S’intéressant particulièrement à la secte méthodique, haïe de Galien, il estime que la médecine des sectes n’était pas “the sole privilege of the elite” mais aussi “a more widely diffused and prominent part of the various healing traditions”. Je renvoie à mon article “comment parlent d’elles-mêmes les sectes médicales dans le monde romain ? Comment en parle-t-on ?”, *Revue de philologie*, 66, 1992, 29-35.

XII. Popular Medicines and Practices in Galen - Danielle GOUREVITCH (Paris) : Galien ne veut absolument pas passer pour un “mage”, et déteste les “charlatans” parmi lesquels il inclut ses confrères méthodiques, mais son œuvre fourmille de contes de vieilles femmes, d’idées reçues, d’anecdotes, de pratiques, de recettes “populaires” qui ne semblent pas compatibles avec son auto-orthodoxie. Pourquoi ? Dans quelles circonstances ? L’auteur reprendra ces “controverses intimes” pour un numéro spécial de *Medicina nei Secoli*, consacré aux controverses dans la médecine antique.

XIII. Folk Medicine in the Galenic Corpus - Vivian NUTTON (Londres et Moscou), que nos membres ont pu entendre à l’occasion du colloque sur Vésale organisé par Jacqueline Vons. La partie la plus nouvelle de cette communication est consacrée au petit traité *De virtutibus centaureae*, conservé dans sa traduction latine, mais écrit par un méthodiste de Rome, plus ou moins contemporain de Galien, “illustrates the problem that an ancient practitioner, as well as a modern historian, might face when seeking to distinguish his learned medicine from that of others less leaned”.

Le livre est passionnant, ou plutôt les articles du volume sont tous passionnants. C’est le lot des actes des meilleurs colloques de ne pas être tout à fait de vrais livres. Cette fois, on y est presque : l’entreprise est pleinement justifiée par l’ancrage linguistique et chro-

(1) On lira aussi Wim BROEKAERT, Robin NADEAU, John WILKINS (ed.), *Food, Identity and Cross-Cultural Exchange in the Ancient World*, Collection Latomus 354, Bruxelles, 2016, qui pour insister sur les allers et retours gastronomiques évitent le terme de romanisation, qui ne couvre qu’un côté du phénomène

nologique et par l'humilité d'un sous-titre réduit à un nom, "explorations". Mais, si l'introduction est excellente, on manque d'une conclusion générale. Si Harris souhaite, par ce remarquable travail d'édition (je n'ai relevé qu'une erreur de renvoi à la page 170, note 29), "encourage other scholars to adopt a broader, more comprehensive approach to the study of ancient healthcare", laquelle de ces pistes exploratoires, littéraires, épigraphiques, papyrologiques et archéologiques, se transformera-t-elle en une autre forme de route, une belle voie romaine par exemple, mais sans aller jusqu'à une autoroute ! Peut-être vers un horizon différent, celui de l'Antiquité tardive ? L'unité est faite aussi par l'unité de langue, un bon anglais ! Ma contribution a été présentée oralement en français, puis traduite par les soins conjugués de notre mentor et d'une communicante, et je les en remercie. Je crois savoir que d'autres présentations faites en anglais avaient au préalable été revues ou écrites par des "native speakers" non cités. La bibliographie n'en a pas moins tous les mérites, dont celui, rare dans les livres américains, de ne pas ignorer les travaux non-anglophones. Et l'index de sept pages est utile. Un livre à lire et à consulter.

Danielle Gourevitch

Jean-Pierre DEDET - *Abrégé illustré d'Histoire de la Médecine*, Éditions DOCIS, 2016.

Notre société, depuis sa création il y a plus d'un siècle, s'efforce de promouvoir l'histoire de la médecine. C'est pourquoi, elle ne peut que déplorer la disparition de cet enseignement universitaire, au profit d'innovations devenues certes indispensables à la pratique médicale. Une formation est proposée, mais à titre optionnel. Toutefois les étudiants se plaignent de ce déficit de connaissances, et de la réflexion que donne le recul de l'histoire. La critique s'exercerait mieux vis-à-vis des acquisitions contemporaines, car, selon Victor Hugo, "si l'art va d'un coup d'aile à l'absolu, la science, elle, va sans cesse se raturant". L'histoire de la médecine est celle de ses avancées, de reculs et de reprises.

La première partie de cet abrégé concerne les prémices de la médecine en Mésopotamie, en Égypte et en Grèce, où Hippocrate fonde les principes de la médecine occidentale en séparant de la magie ce qui relève de l'observation rationnelle du patient en veillant à garder un comportement éthique. L'école d'Alexandrie et la médecine romaine avec Galien et Dioscoride sont développées, ainsi que l'hygiène publique perfectionnée par l'acheminement de l'eau par les aqueducs qui la distribue aux maisons, fontaines et bains publics. La médecine byzantine exportée en Perse est à l'origine du transfert arabo-musulman, lequel par sa translation ultérieure de l'arabe au latin permettra l'essor des universités occidentales. La période médiévale est dominée par la scolastique, la théorie infondée des humeurs ; s'en détachent les figures montpelliéraines de Rabelais, Arnaud de Villeneuve et Guy de Chauliac. L'inefficacité thérapeutique a fait longtemps recourir aux saints intercesseurs pour lutter contre les fléaux, peste (Saint Roch), ergotisme (Antonins). La médecine devient "moderne" à la Renaissance par la découverte du corps humain et sa dissection, grâce à Vésale qui prend le risque de contredire Galien. Il ouvre la voie à Padoue, où se formera William Harvey, à l'origine de la physiologie par la démonstration de la circulation du sang. Aux XVII-XVIIIèmes siècles se perfectionnent des instruments aussi utiles que le microscope et le thermomètre.

Le XIXème siècle marque un bond en avant avec les figures de proue que sont Claude Bernard pour la physiologie, Darwin pour l'évolution, Pasteur et ses Instituts pour l'asepsie et les vaccins, Mendel est connu pour ses lois fondatrices de la transmission géné-

tique. La médecine anatomo-clinique, l'apport de Virchow en anatomie-pathologique cellulaire, la bactériologie partie de l'Allemagne sont aussi des étapes essentielles. L'anesthésie et l'asepsie permettent de sécuriser la chirurgie. La radiologie naît en 1895. La médecine contemporaine a changé le cours de la condition humaine, et des relations entre les sexes, grâce à de multiples bouleversements : contrôle des naissances depuis Pincus, procréations médicalement assistées, progrès en neuro-psychiatrie avec une pharmacologie appropriée, imagerie médicale, chirurgie ostéo-articulaire réparatrice, transplantations, pontages et stents, révolution thérapeutique (antibiotiques et antiviraux), santé et protection sociale, médecine du travail, génomique annonçant une médecine personnalisée et ambulatoire, bioéthique.

Tous ces aspects sont abordés par le pastorien-enseignant de Montpellier Jean-Pierre Dodet, en seulement 128 pages aérées et illustrées, permettant à l'étudiant, comme à tout un chacun, d'acquérir les principaux repères et d'en savoir davantage sur des sujets qui nous concernent tous.

Jacques Battin

Marie BOISSIÈRE - *Bretonneau, la correspondance d'un médecin*, en trois tomes, 1655 pages. Université François Rabelais de Tours, Presses Universitaires de Tours, 2016.

En 2012 pour le 150^{ème} anniversaire de la mort du fameux "médecin de Tours", l'Université de Tours a formulé le projet de réunir toute sa correspondance, et de le proposer à un élève archiviste-paléographe. Marie Boissière, pressentie à cette fin, accepta de mener à bien sa thèse d'école des chartes, qu'elle soutiendra en 2013 et qui sera publiée en 2016. Cette correspondance de Pierre-Fidèle Bretonneau (1778-1862) s'étend de 1798, année où il commence ses études de médecine à Paris, jusqu'en 1859, trois ans avant son décès. Étendue sur 61 ans, elle regroupe 494 lettres écrites ou reçues de plus de 40 correspondants, lettres provenant des fonds Émile Aron, Cloquet et de la BM de Tours, de la BIU de Paris, de l'Académie nationale de médecine, ainsi que de Londres et d'Uppsala.

Le premier tome de 333 pages porte sur la formation de Bretonneau officier de santé, qui s'installe à Chenonceaux, comme son père. Grâce à son premier mariage à 23 ans avec la riche Marie-Thérèse Adam, à qui avait été légué le château, il exerce, dispose d'un laboratoire pour ses essais de divers matériels, et devient maire de Chenonceaux de 1803 à 1807. La place de médecin-chef de l'hospice de Tours devenant vacante, il lui faut, pour y postuler, être docteur en médecine, ce qu'il réalise en repartant à Paris.

Le deuxième tome, le plus volumineux, de 745 pages, concerne la période la plus féconde, de 1820 à 1840, où, en appliquant la méthode anatomo-clinique, il décrit à propos de la diphtérie et de la fièvre typhoïde, qu'il appelle dothiésentérie, la contagion et la spécificité des maladies infectieuses, bien avant Pasteur et la découverte des microbes responsables. Ses élèves, Tourangeaux faisant carrière à Paris, qu'il considère comme les fils qu'il n'a pas eus, le médecin Trousseau et le chirurgien Velpeau défendent ses idées originales contre l'impérialisme du doctrinaire Broussais, qui concevait les maladies comme dues à une cause unique, une gastroentérite, variant en fonction du terrain et qui renouait avec les nuisibles saignées et purgations.

Le troisième tome est celui de la retraite de 1841 à 1862. Retraité oui, mais pas en retraite, car le médecin de Tours demeure le médecin non parisien le plus connu et consulté de toute l'Europe. Il se livre à sa passion d'horticulteur et d'apiculteur et échange avec ses correspondants plants, graines et boutures...

Cette correspondance analysée et commentée avec la compétence d'une chartiste, devenue depuis conservateur à la BNF, montre le vrai visage d'un médecin d'exception. Il le doit à son caractère, d'homme libre, sûr de son moi, de ce que François Jacob appelait sa statue intérieure. Il fait des recommandations dans ce sens à ses élèves qui le chérissent. Marié en premières noces avec une femme de 23 ans son aînée, il se remaria à plus de 80 ans avec une jeune fille de 18 ans, la nièce du psychiatre Moreau de Tours ; soixante ans d'écart ! Cette correspondance étendue de l'Ancien Régime au second Empire renseigne aussi sur l'état socio-politique de la France. Ce travail remarquable mené par Marie Boissière a obtenu l'unanimité du jury pour recevoir en décembre 2016 le prix d'histoire de la médecine, décerné conjointement par l'Académie nationale de médecine et la Société française d'histoire de la médecine.

Jacques Battin

Alain PIGEARD - *Le service de santé aux armées de la Révolution et de l'Empire 1792-1815. Chirurgiens, médecins, pharmaciens*, Éditions de la Bisquine, Paris, 2016, 269 p.

On ne peut impunément publier plus de soixante livres et quatre cents articles sur les armées de l'Empire sans s'intéresser, à un moment ou un autre, aux grands médecins militaires de cette période et à l'organisation sanitaire aux armées. Le nouvel ouvrage d'Alain Pigeard, président du Souvenir napoléonien depuis 2012 et secrétaire de la Fondation Napoléon, nous en donne la preuve. Le ton est donné avec la préface-interview de Dominique Larrey, figure emblématique de la chirurgie militaire de cette période. Le premier chapitre pose les bases de l'état de la médecine militaire à la veille de la Révolution française. Suivent vingt-quatre chapitres chronologiques qui couvrent année par année - ce choix entraîne, hélas, quelques redites - le quart de siècle qui sépare la première République (1792) de la fin de l'Empire (1815). Vingt-quatre années de conflits, à quelque chose près, durant lesquelles de nombreux chirurgiens, médecins et pharmaciens militaires - dont l'annexe 1 rapporte une biographie forcément arbitraire - ont honoré le corps de santé militaire ; vingt-quatre années durant lesquelles nombre d'entre eux y laissèrent la vie, comme le rappelle l'annexe 3 intitulée "Les officiers du service de santé tués pendant les guerres de l'Empire" ; vingt-quatre années de réformes, d'ordonnances, de textes régissant l'habillement comme le contenu des caissons d'ambulance, l'écartement des lits comme la profondeur des inhumations, la ration de vin comme l'évacuation des blessés par voies maritimes..., de lois, décrets, arrêtés, circulaires, rapportés en annexe 5, parfois fastidieux à la lecture, qui témoignent de l'importance de la santé des troupes pour Napoléon et son administration, mais aussi de l'instabilité et des contradictions dans son organisation, instaurant des rapports volontiers conflictuels entre les soignants, "officiers" sans épauvette, et l'administration ; vingt-quatre années de pénurie de combattants en bonne santé, de soignants bien formés, malgré l'établissement de cours dans les hôpitaux d'instruction militaires dès 1796 et les réformes dans l'enseignement médical dans le civil ; vingt-quatre années de manque en matériels, en médicaments ou en charpie, mais aussi vingt-quatre ans de débrouilles et d'astuces de la part du personnel de santé que ce livre, rempli d'anecdotes, relate au fil des ans ; vingt-quatre années de recrutement et de réquisitions de soldats dans des circonstances et des conditions sanitaires qui vont fortement influencer l'organisation des soins, en commençant par les levées en masse des premières années de la Révolution puis celles des dernières années de l'Empire ; vingt-quatre années qui vont voir naître la chirurgie de bataille et la création des ambulances volantes, mais aussi montrer les limites

de leurs mise en place, soulignant le dénuement des soignants sur le front comme à l'arrière et parfois aussi les difficultés de l'administration sanitaire devant les réalités militaires ; vingt-quatre années de réflexions sur l'hygiène des camps, des navires, des prisons et surtout des hôpitaux, sur l'alimentation et le rôle fondamental de l'intendance dans la santé des troupes ; vingt-quatre années de prouesses chirurgicales que l'auteur, sans doute emporté par la grandeur épique de cette période, exagère parfois mais durant lesquelles il souligne aussi le courage des blessés, amputés sans anesthésie, hospitalisés sans médicaments... ; vingt-quatre années de conflits à travers le monde durant lesquels Alain Pigeard ne nous épargne ni la peste ou l'ophtalmie survenues en Egypte, ni le paludisme durant la campagne d'Italie, ni la gale ou la syphilis, endémiques aux armées, ni la fièvre à Saint-Domingue, ni le typhus lors de la campagne de Russie, ni la pourriture d'hôpital, le tétanos ou la gangrène survenus sous une tente devant Saint-Jean d'Acre ou une grange à Eylau... ; vingt-quatre ans de bravoure et de patriotisme, mais aussi de petites lâchetés, de détresse que l'auteur relate en multipliant les récits de soldats, des civils ou des soignants, français ou étrangers, grâce à une importante bibliographie, que l'on aurait néanmoins aimée référencée et dans laquelle ne sont pas cités certains témoignages comme celui de Jacques Duret ; vingt-quatre ans enfin durant lesquels il ressort néanmoins que la médecine et la chirurgie ne firent pas de progrès notables, contrairement au quart de siècle qui suivit. Le chapitre 26, *Quid des morts ?*, est d'ailleurs là pour nous le rappeler. Un lexique du service de santé, en annexe N° 2, donne d'intéressants détails sur certains mots employés, bien que quelques termes ambigus dans leur emploi actuel, comme "charpie" ou "virus", ne soient pas cités, et d'autres, comme "officier de santé", pas suffisamment explicités par rapport à leur emploi civil à partir de 1803, tandis que l'annexe 4 est consacrée à l'argot relatif au service de santé.

Le livre, commencé par une interview imaginaire de Larrey, se termine par une biographie romancée du soldat Grégoire Pigeard, ancêtre de l'auteur, qui, fort de ses huit blessures, donne une légitimité à son descendant pour nous offrir cet ouvrage sur la santé des troupes durant la Révolution et l'Empire. Car si Alain Pigeard est bien connu des historiens de Napoléon Ier et de l'époque napoléonienne, notamment de son histoire militaire, il est moins connu des historiens de la médecine. Ce livre, d'une lecture facile malgré l'âpreté du sujet, permettra de combler cette lacune.

J.F. Hutin

Le point sur le handicap et les handicaps dans l'Antiquité et au Moyen-âge

Plusieurs livres récents doivent être signalés conjointement pour faire le point sur le handicap et les handicaps dans l'Antiquité et au Moyen-âge ; cette nécessité nous contraint à ne présenter que des titres qui ne seront ni analysés ni commentés.

1) Christian Laes ed. - *Disability in Antiquity Routledge*, London and New York, 2016.

Introduction : Disability History and the Ancient World. Past, Present and Future, LAES

Disability and *Infirmity* in the Ancient World : Demographic and Biological facts in the *longue durée*, PUDSEY

The Ancient (Near) East : Disabilities from Head to Toe in Hittite Civilisation, BEAL
Mesopotamia and Israel, KELLENBERGER

Ancient Persia and Silent Disability, COLORU

Egyptian Medicine and Disabilities: from Pharaonic to Graeco-Roman Egypt, DAVID

India : Demystifying Disability in Antiquity, MILES

ANALYSES D'OUVRAGES

Disability in Ancient China, MILBURN

The Greek World : The Greek vocabulary of disabilities, SAMAMA

Ability and Disability in Classical Athenian Oratory, LYNN ROSE

Disabilities in Comedy and Tragedy, GARLAND

Legal (and Customary?) Approaches to the Disabled in Ancient Greece, DILLON

The Hellenistic Turn in Bodily Representations : Venting Anxiety in Terracotta Figurines, MITCHELL

Plutarch's 'Philosophy' of Disability: Human after All, MEEUSEN

The Roman World : Roman Perfect bodies. The Stoic View, GEVAERT

Foul and Fair Bodies, Minds, and Poetry in Roman Satire, BOND

The 'Other' Romans: Deformed Bodies in the Visual Arts of Rome, TRENTIN

Mobility Impairment in the Sanctuaries of Early Roman Italy, GRAHAM

Mental Disability ? Galen on Mental Health, THUMIGER

Madness and Mad Patients According to Caelius Aurelianus, GOUREVITCH

Disability in the Roman Digest, TOOHEY

The Late Ancient World : Hysterical Women? Gender and Disability in Early Christian Narrative, SOLEVÅG

Augustine's Sermons and Disabilities, CLAES

Infirmity in Monastic Rules, KUULLIALA

The Coptic and Ethiopic Tradition on Disabilities, DOWNER

The Disability Within: Sexual Desire as Disability in Syriac Christianity, MARTENS

The Disabled in the Byzantine Empire, EFTHYMIADIS

What Difference did Islam Make ? Disease and Disability in Early Medieval North Africa, GAUMER

Impotent Husbands, Eunuchs and Flawed Women in Early Islamic Law, BENKHEIRA

Disability in Rabbinic Judaism, LEHMHAUS

The endurance of tradition : Then and now. Canonical law on disabilities, METZLER

The Imperfect body in Nazi Germany: Ancient Concepts, Modern Technologies,

VAN HOUDT

2) Il avait déjà édité avec les actes d'un colloque, qui s'était tenu à Anvers, et avait attiré l'attention du public et des éditeurs : *Disabilities in Roman antiquity : disparate bodies, a capite ad calcem*, Leiden - Boston, Brill, 2013, 318 pages illustr. dans la collection : Mnemosyne, supplements. History and archaeology of classical antiquity. Avec :

Approaching Disabilities a Capite ad Calcem. Hidden Themes in Roman Antiquity, LAES, GOODEY et LYNN ROSE

Mental States, Bodily Dispositions and Table Manners : a Guide to Reading 'Intellectual' Disability from Homer to late Antiquity, GOODEY et LYNN ROSE

Psychiatric Disability in the Galenic Medical Matrix, CLARK et LYNN ROSE

Two Historical Case Histories of Acute Alcoholism in the Roman Empire, GOUREVITCH, with the collaboration of Dr. DEMIGNEUX

Drunkenness, Alcoholism and Ancient History, LAES

Exploring Visual Impairment in Ancient Rome, TRENTIN

A Nexus of Disability in Ancient Greek Miracle Stories: a Comparison of Accounts of Blindness from the Asklepieion in Epidauros and the Shrine of Thecla in Seleucia, HORN

Silent History? Speech Impairment in Roman Antiquity, LAES

Monstrous Births and Retrospective Diagnosis: The Case of Hermaphrodites in Antiquity, GRAUMANN

What's in a Monster? Pliny the Elder, Teratology and Bodily Disability, GEVAERT et LAES

A King Walking with Pain? On the Textual and Iconographical Images of Philip II and Other Wounded Kings, SAMAMA

Disparate Lives or Disparate Deaths ? Post-Mortem Treatment of the Body and the Articulation of Difference, GRAHAM

Disparate Bodies in Ancient Artefacts: the Function of Caricature and Pathological Grotesques among Roman Terracotta Figurines, MITCHELL.

3) Christian Laes travaille souvent en accord avec l'Université de Tampere en Finlande qui nous a procuré grâce à Christian KRÖTZL, Katariina MUSTAKALLIO, Jenni KUULIALA *Infirmity in Antiquity and the Middle Ages : Social and Cultural Approaches to Health, Weakness and Care*. Farnham; Burlington, Ashgate, 2015.

Defining Infirmity and Disability : Age, agency and disability: Suetonius and the emperors of the 1st century CE, HARLOW et LAURENCE

Infirmity or not? Short-statured persons in ancient Greece, DASEN

Performing dis/ability? Constructions of 'infirmity' in late medieval and early modern life writing, FROHNE

Nobility, community and physical impairment in later medieval canonization processes, KUULIALA

Towards a glossary of depression and psychological distress in ancient Roman culture, PULIGA

Societal and Cultural Infirmity : The crusader's stigmata : true crusading and the wounds of Christ in the crusade ideology of the 13th century, TAMMINEN

Illness, self-inflicted body pain and supernatural stigmata : three ways of identification with the suffering body of Christ, KLANICZAY

Imagery of disease, poison and healing in the late 14th-century polemics against Waldensian heresy, VÄLIMÄKI

Infirmity Romana and its cure - Livy's history therapy in the Ab urbe condita, MUSTAKALLIO et PYY

Infirmity, Healing and Community : From Mithridatum to Potio sancti Pauli : the idea of a medicine from Antiquity to the Middle Ages, HAUTALA

Alternative medicine in pre-Roman and republican Italy : sacred springs, curative baths and 'votive religion', GRIFFITH

Bathing the infirm: water basins in Roman iconography and household contexts, BERG

Sexual incapacity in medieval materia medica, NIIRANEN

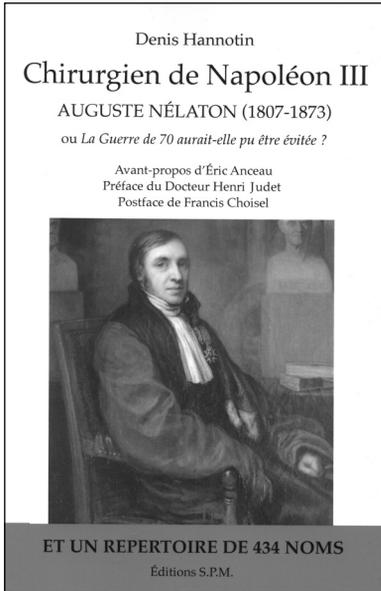
Miracles and the body social: Infirmi in the middle Dutch miracle collection of Our Lady of Amersfoort, VAN MULDER

Saints, healing and communities in the later Middle Ages: on roles and perceptions, KRÖTZL

Avec ces trois ouvrages on dispose donc d'une somme accumulée en moins de cinq ans, d'une valeur exceptionnelle sur des vérités qui n'ont pas toujours été bonnes à dire ! Ce qui ne veut pas dire, évidemment, que le sujet soit épuisé, mais que "Rewriting Antiquity" vaut la peine d'être entrepris ; on renverra aussi au site consacré par Chr. L. à ces thèmes pour la période allant de 3000 av. J.-C. à 800 de notre ère, que chacun voudra enrichir.

Danielle Gourevitch

HANNOTIN Denis - *Chirurgien de Napoléon III, Auguste Nélaton (1807-1873) ou La guerre de 70 aurait-elle pu être évitée ?*, éditions SPM, Paris, 2016



Si je fais figurer ci-contre la page 1 de couverture de cet ouvrage, c'est pour bien en montrer l'ambition, avec sa typographie hiérarchisée et son bas de page conquérant. La politique-fiction est un jeu passionnant : que se serait-il passé si Nélaton n'avait pas découvert en 1862 que Garibaldi avait gardé dans son pied la balle qui l'avait blessé ? Que serait-il arrivé si Napoléon III opéré *in extremis* n'avait pas pu décider puis diriger la guerre de 70 ? Que se serait-il passé si l'empereur avait bien des années auparavant accepté les risques d'une intervention qui l'aurait débarrassé de sa lithiase urinaire ? En général que penser du maintien dans ses fonctions d'un chef d'état très amoindri par la maladie ? L'auteur n'a pas de réponse ! Mais après un examen presque quotidien de la vie de son héros, Auguste Nélaton, il n'a que de nouvelles questions : Germain Sée a-t-il falsifié son compte rendu de l'observation collégiale, qui abouti à l'abstention thérapeutique ? Nélaton a-t-il été le chirurgien qui convenait

en face de cette maladie, quand Civiale savait pratiquer la lithotritie ? Appartenant à la coterie impériale, habitué des "suites" du château de Compiègne, a-t-il choisi de ne pas la perturber par un diagnostic désagréable et la prescription d'une intervention à risque ? A-t-il craint lui-même de ternir sa gloire par un échec ? Nous resterons donc sur notre faim !

Danielle Gourevitch

HUTIN Jean-François, *Les esgourdes du toubib. Argot et médecine*, Paris, Editions Glyphe, 2016

Le terme "argot" désigne techniquement un vocabulaire particulier qui se crée à l'intérieur d'un groupe social et dont l'usage a une fonction identitaire. Langue en perpétuelle évolution, qui se renouvelle au fil des époques et des milieux dont il est propre, l'argot est à l'origine d'une littérature très riche qui, à partir de la *Vie généreuse des Mercelots, Gueuz et Bohémiens* de Pechin de Ruby, livret populaire datant de la fin du XVI^{ème} siècle, à travers des auteurs comme Eugène-François Vidocq (*Les voleurs, physiologie de leurs mœurs et de leur langage*, 1837) et Aristide Bruant (*L'argot au XX^{ème} siècle*, 1901) se prolonge jusqu'à nos jours (voir le récent ouvrage d'Abdelkarim Tangour *Tout l'argot des banlieues*, 2013). C'est bien dans cette tradition littéraire que se situent *Les esgourdes du toubib*, ouvrage publié par les éditions Glyphe en 2016. Dans ce livre Jean-François Hutin, médecin libéral, auteur de nombreux ouvrages d'histoire de la médecine (*La campagne d'Égypte, une affaire de santé*, 2011 et *Au lit du malade. Une histoire de l'examen clinique*, 2012) propose un répertoire des termes et des expressions argotiques liés à l'univers médical. Puisant parmi des sources nombreuses et variées, allant de Rabelais à Molière, de Guy Patin à Eugène Sue, des romans policiers de Léo

Malet aux chansons de Renaud et Pierre Perret, l'auteur nous offre un catalogue qui montre à quel point la médecine a été une source d'inspiration pour la "langue verte".

L'ouvrage est structuré en quatre chapitres, consacrés respectivement aux expressions argotiques propres à l'anatomie, à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique. Le chapitre initial nous apprend que toutes les parties du corps ont eu le droit à une appellation argotique, forgée selon des critères d'analogie de forme ou de fonction. Les jambes sont ainsi des *baguettes* ou des *cannes* quand elles sont particulièrement fluettes, ou des *jambons* si elles sont plus galbées ; les pieds sont des *courriers* ou des *trottins* en raison de leur fonction locomotrice.

Dans l'argot de la physiologie, certaines fonctions corporelles sont surreprésentées, telles que manger - surtout avec gourmandise (*briffer, se bâfer, se goinfrer*), boire, - spécialement des boissons alcoolisées (*picoler, chopiner, carburer*), et des fonctions de la reproduction, qui sont l'un des thèmes favoris des argotiers, l'acte sexuel, la grossesse, le cycle menstruel, la contraception, les troubles de la libido ayant chacune un vaste catalogue d'expressions, pas toujours de bon goût.

L'argot des pathologies voit bien représentées les maladies vénériennes, de la gonococcie (*arsure, échauffement, pisse-chaude*) à la blennorragie (*lanzilotte*) à la syphilis (*mal français, poivrade, mal de Vénus*), ainsi que les malformations (quelqu'un qui boite est un *cagneux* ou un *tortillard, béquillard*, ou a une *patte folle* ; quelqu'un qui est affligé par un ralentissement de la croissance biologique est un *nabot, un pygmée, ou un basset*).

L'argot de la thérapeutique est peut-être moins riche mais pas pour autant moins imaginaire, notamment en ce qui concerne le personnel soignant et les lieux de santé. Un médecin est ainsi un *Diafoirus* ou un *Purgon* (clins d'œil à Molière) ou plus généralement un *tubib* (mot d'origine arabe popularisée après la Grande Guerre) ou un *blouzeau* (de la blouse que les médecins portent à l'hôpital), un chirurgien est un *tranche-lard* ou un tourniquet, alors qu'un pharmacien un *flutencul* ou un *visé-au-trèfle*, l'administration des lavements étant pendant longtemps leur activité principale.

L'ouvrage de Jean-François Hutin, à côté de la richesse de termes et d'expressions argotiques liés à la médecine, permet d'apprécier la subtilité sémantique de l'argot (qui a des mots pour différencier l'abruti, l'idiot, l'imbécile heureux du débile profond), ainsi que la transversalité de l'argot médical à travers différents milieux (on le retrouve aussi bien chez les truands et les policiers que chez les soldats et, bien évidemment, chez les praticiens). Son livre permet en outre de découvrir les différents processus d'élaboration de l'argot, qui utilise tour à tour l'analogie, la métaphore (par exemple dans les expressions *péter les plombs* ou *péter un câble* pour indiquer l'état de déraisonnement), qui emploie souvent l'apocope (toute spécialité médicale ayant droit à la sienne – *ophthalmo, dermato, pneumo*), qui emprunte aux patois régionaux (l'expression *aller du bec* pour indiquer la bonne santé provient du patois lyonnais ; celle de *malvat* pour l'état de maladie de celui du Languedoc) et aux langues étrangères. Lecture agréable et informative, par le choix de l'auteur d'éviter toute sorte de technicisme, *Les esgourdes du toubib* est un livre très accessible et susceptible d'intéresser le grand public autant que les spécialistes.

Corinne Doria

HCERNI Bernard, *Une vie pour une autre vie*, Ed. Glyphe, Paris, 2016

Lorsqu'il présenta son étude, intitulée *Cancer et littérature*, durant les journées de la SHFM à Meaux, en mai 2016 (Cf. *Histoire des sciences médicales*, n° 2, 2016, 199-206),

Bernard Hœrni, plus sans doute par pudeur que par oubli, avait omis de citer son propre livre, *Une vie pour une autre vie*, sur le point de paraître aux éditions Glyphe (version réactualisée d'un roman publié 20 ans plus tôt). Il est question dans cet ouvrage de la vie quotidienne d'un médecin cancérologue nommé Bertrand Schneiter (avatar évident de l'auteur...) dans un centre de lutte contre le cancer, appelé "la Fondation" ou "l'Hôpital" (avatars non moins évidents de l'Institut Bergonié où l'auteur a longtemps travaillé).

On dit volontiers que les bons sentiments ne font pas de bons romans (et ce n'est pas François Mauriac, autre Bordelais célèbre, qui contredira cette formule !), or le livre de Bernard Hœrni est pétri de bons sentiments... Est-ce à dire que ce n'est pas un bon roman ? Eh bien non, pour la simple et bonne raison que ce livre n'est pas vraiment un roman... En dépit de cette "appellation", inscrite il est vrai en tout petit sur la couverture, cet ouvrage est en effet beaucoup plus qu'un roman : c'est un témoignage, ou si l'on préfère des "mémoires déguisées"... un peu comme chez Martin Winckler et sa *Maladie de Sachs* (1998). C'est ainsi que Bernard Hœrni, riche de son expérience et de sa générosité, propose une belle galerie de portraits de médecins, de malades ou d'étudiants... mais aussi quelques exemples de demandes incongrues de la part des malades, avec entre autres la question des médecines dites parallèles "qui rappellent aussi qu'un malade n'a pas besoin de médicaments seulement, mais aussi de détente physique, de soutien psychologique, d'aide spirituelle" (p. 146).

Mais nous trouvons surtout dans ce livre un autre témoignage : celui de l'importance fondamentale et de la force de la relation médecin-malade. Car Bernard Hœrni n'est pas né de la dernière pluie, si j'ose dire. Ayant passé sa vie au service des autres, il s'est investi de longue date dans la recherche et la réflexion sur les droits et attentes des malades, notamment dans le domaine de la cancérologie qu'il connaît bien : il dirigea par exemple la section "Éthique et déontologie" du conseil national de l'Ordre des médecins. Cet aspect, cette dimension, transparaissent régulièrement dans son livre : être attentif à la parole du malade (plus parfois qu'au courrier qui l'accompagne...), assumer le devoir de vérité au malade (notion qui a beaucoup évolué depuis quelques décennies...), ou encore parler parfois au malade d'autres choses que de sa maladie : "Il importe de parler avec les malades de ce qui les intéresse : leur vie saine plutôt que leur traitement, leur activité habituelle plutôt que leur maladie, leurs vacances plutôt que leurs médicaments" (p. 73). Ou même, si l'occasion se présente, ne pas s'interdire d'évoquer des lectures pouvant aider les étudiants plus qu'un cours magistral... ou les malades, ou leurs proches, plus que certains traitements discutables. Avec des conseils de lecture tels que *La Mort d'Ivan Illich* de Léon Tolstoï, *La Pitié dangereuse* de Stefan Zweig, *Le Pavillon des cancéreux* d'Alexandre Soljenitsyne, ou même le *Lorelei* d'Heinrich Heine...

À travers toute une série d'exemples de traitements et de rémissions, d'espoirs et de déconvenues, ce livre nous propose donc un témoignage multiforme, souvent poignant parce que vécu, d'une époque qui commence cependant à devenir un peu surannée où la technicité et, il faut bien le dire, la rentabilité, ne prenaient pas encore le pas sur l'approche traditionnelle, individuelle et humaniste, en médecine. Avec cette relation médecin-malade, si précieuse car si riche et si sensible, où le rapport intime et irremplaçable entre un médecin et son patient n'était pas encore devenu un sujet presque incongru... aux yeux de certains de nos directeurs d'hôpitaux ou d'ARS !

Ce livre est à mettre entre toutes les mains, y compris si l'occasion se présente, dans celles des étudiants en médecine, ou des professionnels des domaines para-médicaux ou sociaux, mais aussi entre les mains de malades choisis qui pourront en tirer à la fois des

informations pertinentes (en particulier sur le lymphome de Hodgkin dont il est souvent question dans ce livre) et aussi probablement un certain apaisement... grâce aux propos à la fois bienveillants et stimulants du Pr Bernard Hœrni.

Philippe Albou

DUCOURTHIAL Guy, *Flore médicale des signatures (XVIème - XVIIème siècles)*, Ed. L'Harmattan, Paris, 2016, 672 p. (prix : 52 €).

Comme l'écrivait Jean-Claude Dousset dans son *Histoire des médicaments des origines à nos jours* (Payot, 1985) : "La très ancienne théorie des signatures mystiques, remontant à Pline et Dioscoride, s'épanouit avec Paracelse et Giambattista della Porta, auteur d'une *Phytognomonica*. Selon cette théorie, l'homme et ses maladies font partie intégrante de la nature et il existe des analogies (forme, couleur, consistance) entre la maladie, l'organe malade et la plante destinée à les guérir." Selon cette théorie, qui a eu son heure de gloire au XVIème siècle, avec de nombreuses images ou correspondances amusantes et/ou poétiques - en tout cas à nos yeux anachroniques d'historiens du XXIème siècle -, les analogies "offertes" par la Nature devaient être interprétées comme des signatures de Dieu, afin d'informer les hommes des diverses vertus qu'elles contiennent.

Voici quelques exemples classiques aidant à comprendre de quoi il est question : - les *Noix* dont les cerneaux peuvent aisément évoquer le cerveau indiquent par cette particularité qu'elles ont la vertu de calmer les maux de tête ; - et si l'on rompt une tige de *Chélidoine*, on voit sourdre un suc jaune qui ressemble à de la bile... ce qui fut interprété, notamment par Paracelse, comme la "signature" d'une activité sur le foie. Il convient de remarquer au passage que quelques coïncidences heureuses ont pu donner à cette théorie un semblant de justification : - les tubercules noueux de la *Colchique*, qui rappellent par exemple les doigts des goutteux... ont pour principe actif la colchicine, désormais reconnue comme un spécifique de l'accès goutteux ; - la feuille de *Pulmonaire*, dont la forme rappelle celle du poumon, est toujours utilisée avec une certaine efficacité en tisane contre la bronchite... ; - ou encore les propriétés hémostatiques des racines de la *Grande pimprenelle* (*Sanguisorba officinalis*, du latin, "qui absorbe le sang") qui furent évoquées dès l'Antiquité en raison de la couleur rouge foncé des fleurs...

Guy Ducourthial, qui est docteur du Muséum National d'Histoire Naturelle, consacre depuis de nombreuses années ses recherches à certains aspects peu connus de l'histoire de la botanique en lien avec le symbolisme et/ou l'Histoire (avec un grand H). Citons par exemple un *Atlas de la Flore magique et astrologique de l'Antiquité* (consultable en ligne sur le site de la BIU Santé), la *Botanique selon Jean-Jacques Rousseau* (2009) ou encore son ouvrage précédent sur la *Petite Flore mythologique* (2014). Avec son nouveau livre sur la *Flore médicale des signatures (XVIème - XVIIème siècles)*, cet auteur ajoute une pierre à son édifice en nous offrant un panorama particulièrement bien documenté de cette question à partir de textes d'auteurs connus, comme Paracelse, ou moins connus, comme D. Sennert, J.P. Rhumelius, H.C. Agrippa, O. Crollius, et surtout Giambattista della Porta, auteur d'une *Phytognomonica* (dont plusieurs belles illustrations sont reproduites).

L'ouvrage commence par une présentation générale "des signes dans la nature aux signes dans le ciel", puis l'évocation des idées de Paracelse sur ce thème, comme dans la citation suivante : "Tout ce que dieu a créé, il l'a fait pour le bien de l'homme et l'a livré entre ses mains afin que cela ne demeure point caché. Et bien qu'il nous l'ait livré voilé,

ANALYSES D'OUVRAGES

il ne l'a pas laissé sans signes visibles et extérieurs, conformément à sa destination particulière - de la même manière que celui qui enfouit un trésor et qui ne le laisse pas sans repère, mais le munit de signes extérieurs afin qu'il puisse le retrouver" (Paracelse, *De natura rerum*, 9ème livre, Aschner III, 303).

Plusieurs chapitres nous proposent ensuite une classification plus thématique avec par exemple : la *Flore médicale des signatures chromatiques* (plantes sombres et bile noire, plantes rouges et sang...) ou celles des *signatures morphologiques* (plantes et partie du corps humain, plantes pouvant être comparées à des animaux...), avant de finir par un chapitre sur les *Contestataires de la théorie des signatures*. Cette théorie sera progressivement abandonnée au XVIIème siècle, et plus encore au XVIIIème siècle où, comme le rappelait Olivier Lafont dans le *Dictionnaire d'histoire de la pharmacie* (Pharmathème, 2003), le Chevalier de Jaucourt n'hésita pas à qualifier, dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, cette théorie de "rapport ridicule des plantes entre leur figure et leurs effets", en ajoutant pour conclure que "ce système extravagant n'a que trop duré".

L'ouvrage magistral de Guy Ducourthial est enfin complété par un *Index des plantes citées*, d'environ 90 pages, avec en particulier la correspondance entre les noms de plantes proposés par les auteurs cités, les noms scientifiques et les noms communs français, avec en outre les références des textes de Pline, Dioscoride, Lémery, etc. Ce livre fera date en tant que référence incontournable sur le thème de la *Flore des signatures* !

Philippe Albou